

LA SOCIÉTÉ

LAGOM

Une Alternative Lagom

LA SOCIÉTÉ

Lausanne
Le 12 janvier 2015
Par
Mélanie Rouge
Alexandre St-Amour

*Qu'est-ce que la réussite ?
C'est rire beaucoup et souvent ;
C'est gagner le respect des gens intelligents
Tout autant que l'affection des enfants ;
C'est mériter l'appréciation des gens honnêtes
Et supporter la trahison de faux amis ;
C'est apprécier la beauté des êtres ;
C'est trouver en chacun le meilleur ;
C'est apporter sa contribution, aussi modeste soit-elle :
Un enfant bien portant, un jardin en fleurs,
Une vie qu'on a rendue plus belle ;
C'est savoir qu'on a facilité l'existence
De quelqu'un par notre simple présence.
Voilà ce qu'est la réussite.*

Ralph Waldo Emerson

UNE BRÈVE HISTOIRE DU CAPITALISME

LA GLOBALISATION DU CAPITALISME

Que s'est-il passé au cours du XX^{ème} siècle pour que notre société évolue jusqu'au point où nous la connaissons aujourd'hui ? Depuis le début du siècle, la population mondiale a triplé, notre niveau de vie s'est considérablement amélioré et, en moyenne, la plupart des gens sont mieux nourris et vivent plus longtemps. Vers le milieu du siècle, il sembla même possible d'éviter les inégalités, du moins dans les pays développés, par un moyen de distribution des richesses aux classes de travailleurs. Mais à la fin du siècle, ce rêve s'avéra irréalisable et les inégalités reprirent le dessus. Éric J. Hobsbawm, un historien britannique ayant beaucoup réfléchi aux raisons et conséquences de l'évolution du XX^{ème} siècle va même jusqu'à dire que nous le terminons *“sans confiance dans l'avenir”* (Eric J. Hobsbawm, *L'Âge des extrêmes : Histoire du court XX^e siècle*, 1994). Dans son livre *L'Âge des extrêmes : le court XX^{ème} siècle 1914-1991*, il décrit trois changements significatifs qui ont marqué l'évolution de la société durant cette période, qui peuvent être résumés ainsi. Tout d'abord, des changements technologiques, basés sur les découvertes scientifiques, permettront une réduction spectaculaire des temps de transport et de communications. Deuxièmement, grâce à ces changements, l'unité opérationnelle passe de nationale, voire locale, à planétaire. C'est le début de la mondialisation. Troisièmement, on assiste à une décomposition troublante des rapports sociaux, caractérisés par une

érosion sociale et religieuse, au profit d'un individualisme exacerbé.

Ce troisième changement souligne l'importance de la globalisation du Capitalisme. En effet, suite à la chute du féodalisme, le capitalisme est devenu le modèle économique dominant dans le monde occidental. Il s'est par la suite propagé à travers l'Europe toute entière à partir du milieu du le XIX^{ème} siècle, entrant en concurrence avec le communisme. Cette doctrine politique, basée sur la collectivisation des moyens de productions, était un système politique appliqué en URSS (Union des Républiques Socialistes Soviétiques) et dans les pays de l'Europe de l'Est (bloc de l'Est). C'est la chute du bloc de l'Est et par la même occasion du communisme qui a permis au capitalisme de s'étendre sur le reste du globe et de devenir le modèle économique dominant. Ce phénomène s'est accentué avec la mondialisation.

Le capitalisme est décrit en quatre points dans le dictionnaire Larousse en ligne :

- Statut juridique d'une société humaine caractérisée par la propriété privée des moyens de production et leur mise en œuvre par des travailleurs qui n'en sont pas propriétaires.
- Système de production dont les fondements sont l'entreprise privée et la liberté du marché.
- Système économique dont les traits essentiels sont l'importance des capitaux techniques et la domination du capital financier.

- Dans la terminologie marxiste, régime politique, économique et social dont la loi fondamentale est la recherche systématique de la plus-value, grâce à l'exploitation des travailleurs, par les détenteurs des moyens de production, en vue de la transformation d'une fraction importante de cette plus-value en capital additionnel, source de nouvelle plus-value.

Nous retenons de ces définitions que le capitalisme est un concept aussi bien économique, que sociologique, que politique. Il est basé sur la propriété privée des moyens de production, utilisés dans une recherche du profit et de l'accumulation du capital. Ces bénéfices se font par l'exploitation des hommes, par les hommes.

“Une telle société, constituée d'un assemblage d'individus par ailleurs déconnectés, égocentriques à la recherche de leur propre satisfaction (qu'on l'appelle profit, plaisir ou de quelque autre nom) a toujours été implicite dans la théorie de l'économie capitaliste.” (Eric J. Hobsbawm, L'Age des extrêmes : Histoire du court XX^e siècle, 1994)

Selon une définition d'inspiration marxiste, le capitalisme a pu se développer grâce à la présence de personnes possédant les moyens de production, tandis que d'autres, dépourvus de ceux-ci, étaient forcés de vendre leur force de travail. *“La manière la plus efficace de bâtir une économie industrielle fondée sur l'entreprise privée était d'y introduire des motivations étrangères à la logique du marché : par exemple, l'éthique protestante, le renoncement à une satisfaction immédiate, l'éthique de la performance au travail, le devoir familial et la confiance, mais certainement pas la rébellion antinomique des individus.”* (Eric J. Hobsbawm, L'Age des extrêmes : Histoire du court XX^e siècle, 1994) De là

sont nées les deux principales classes sociales de notre société : le prolétariat et la bourgeoisie capitaliste. Cette dernière, possédant les fonds nécessaires à l'achat de la matière première, a pu faire des profits par la transformation de cette matière première en biens de consommation. Cette croissance a entraîné l'augmentation des richesses au sein d'une part toujours plus restreinte de la population, appauvrissant toujours plus le prolétariat.

De manière générale, les critiques portées au capitalisme touchent à : l'accumulation du capital, à la propriété du capital et au comportement de ses propriétaires, aux conséquences humaines, sociales, écologiques et économiques directes. Un système dont la logique de fonctionnement est la croissance d'un capital, la catégorisation des classes sociales selon le travail, la valeur, la marchandise et l'argent et les inégalités entre les classes ne peut pas être avantageux pour tous.

Malgré l'amélioration significative de notre condition de vie, pourquoi les gens n'ont-ils pas confiance en l'avenir, comme le disait Hobsbawm ? Il le résume en ces termes :

“À la fin de ce siècle, il est devenu possible pour la première fois de voir à quoi peut ressembler un monde dans lequel le passé, y compris le “passé dans le présent”, a perdu son rôle, où les cartes et les repères de jadis qui guidaient les êtres humains, seuls ou collectivement, tout au long de leur vie, ne présentent plus le paysage dans lequel nous évoluons, ni les mers sur lesquelles nous faisons

voile : nous ne savons pas où notre voyage nous conduit ni même où il devrait nous conduire.”

(Eric J. Hobsbawm, L'Âge des extrêmes : Histoire du court XX^e siècle, 1994)

LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION

Une fois la société capitaliste mise en place, celle-ci a évolué vers la société de consommation. Alors que certains faisaient fortunes, d'autres s'enlisaient dans le travail à la chaîne. Georges Perec décrit cette attirance pour la fortune dans son texte "Les choses".

"De grands élans les emportaient. Parfois, pendant des heures entières, pendant des journées, une envie frénétique d'être riches, tout de suite, immensément, à jamais, s'emparait d'eux, ne les lâchait plus. C'était un désir fou, maladif, oppressant, qui semblait gouverner le moindre de leurs gestes. La fortune devenait leur opium. Ils s'en grisait. Ils se livraient sans retenue aux délires de l'imaginaire. Partout où ils allaient, ils n'étaient plus attentifs qu'à l'argent. Ils avaient des cauchemars de millions de bijoux."

(Georges Perec, Les choses, 1965)

À la fois la distinction des classes bourgeoise et prolétaire poussait les gens vers un désir de "surclassement", afin de mieux paraître en société, en même temps le développement industriel mettait à disposition de tous de plus en plus d'objets permettant de montrer des signes de richesses. Henri Lefebvre, un philosophe, sociologue et géographe français, a défini le terme de "société industrielle de consommation dirigée" au milieu des années 1950, suite au Salon des arts ménagers. Il a

dénommé ainsi l'état dans lequel se trouvait la société capitaliste après la Seconde Guerre Mondiale. Vingt ans plus tard, le philosophe Jean Baudrillard écrivait un livre ayant pour titre "La société de consommation", ouvrage dans lequel il avançait que la consommation était à l'origine un moyen de satisfaire les besoins primaires, mais que par la suite, les gens s'en servaient pour se distinguer des autres en créant de nouveaux symboles de richesse et de puissance. La société toute entière s'est petit à petit basée sur le principe de la consommation, comme le dit Jean Baudrillard. Tout est réfléchi en terme de profit, qu'il s'agisse de culture, de relation humaine ou de produits matériels, de manière à contrôler la consommation quotidienne des gens.

"Nous sommes au point où la "consommation" saisit toute la vie, où toutes les activités s'enchaînent sur le même mode combinatoire, où le chenal des satisfactions est tracé d'avance, heure par heure, où l'"environnement" est total, totalement climatisé, aménagé, culturalisé. Dans la phénoménologie de la consommation, cette climatisation générale de la vie, des biens, des objets, des services, des conduites et des relations sociales représente le stade accompli, "consommé", dans une évolution qui va de l'abondance pure et simple, à travers les réseaux articulés d'objets jusqu'au conditionnement total des actes et du temps, jusqu'au réseau d'ambiance systématique inscrit dans des cités futures"

(Jean Baudrillard, La société de consommation, 1970)

“La machine à laver sert comme ustensile et joue comme élément de confort, de prestige, etc. C’est proprement ce dernier champ qui est celui de la consommation. Ici, toutes sortes d’autres objets peuvent se substituer à la machine à laver comme élément significatif. Dans la logique des signes comme dans celle des symboles, les objets ne sont plus du tout liés à une fonction ou à un besoin défini. Précisément parce qu’ils répondent à tout autre chose, qui est soit la logique sociale, soit la logique du désir, auxquelles ils servent de champ mouvant et inconscient de signification.”

(Jean Baudrillard, La société de consommation, 1970)

Le désir d’acheter des biens de consommation et des services est le fondement et le but de la société de consommation moderne. Maintenant que les gens ont des revenus assez élevés pour couvrir facilement leurs besoins primaires (alimentation, logement, éducation, santé, etc...), ils peuvent se permettre d’accumuler des biens, poussés par la pression sociale et la publicité. Tout tourne autour du désir de posséder, le seul moyen de l’assouvir est d’acheter. Pour acheter, il faut gagner suffisamment d’argent et donc travailler plus. Ainsi va le cycle de la vie dans une société de consommation. *“Ils succombaient aux signes de la richesse: ils aimaient la richesse avant d’aimer la vie.”* (Georges Perec, Les choses, 1965)

Et pour entretenir ce besoin, le marché à recours à un renouvellement constant de sa gamme de produits et à l’obsolescence programmée. Le court terme, l’image, la possession et la publicité dominent le système économique, au détriment de l’écologie et des relations sociales. Posséder et montrer ses objets est devenu symbole de “bien-vivre”. Le symbole de la société de consommation est l’objet, jetable si possible. Il doit s’user pour être renouvelé. Le temple moderne est, quant à lui, devenu le centre commercial.

“C’est le confort jamais connu de flâner à pied entre des magasins offrant leurs tentations de plain-pied sans même l’écran d’une vitrine, sur le Mail à la fois rue de la Paix et Champs-Élysées, agrémenté de jeux d’eaux, d’arbres minéraux, de kiosques et de bancs, totalement libéré des saisons et des intempéries: un système de climatisation

exceptionnel, ayant nécessité treize kilomètres de gaines de conditionnement d'air, y fait régner un printemps perpétuel.

Non seulement on peut tout y acheter, d'une paire de lacets à un billet d'avion, y trouver compagnies d'assurances et cinémas, banques ou service médical, club de bridge et exposition d'art, mais encore on n'y est pas esclave de l'heure. Le Mail, comme toute rue, est accessible sept jours sur sept, de jour comme de nuit.

Naturellement, le centre a instauré pour qui veut le mode le plus moderne de paiement: la "carte crédit". Elle libère des chèques, de l'argent liquide... et même des fins de mois difficiles...

Désormais, pour payer, vous montrez votre carte et signez la facture. C'est tout. Chaque mois vous recevez un relevé de compte que vous pouvez payer en une seule fois ou par mensualités. Dans ce mariage du confort, de la beauté et de l'efficacité, les Parlysiens découvrent les conditions matérielles du bonheur que nos villes anarchiques leur refusaient...

Nous sommes là au foyer de la consommation comme organisation totale de la quotidienneté, homogénéisation totale, où tout est ressaisi et dépassé dans la facilité, la translucidité d'un "bonheur" abstrait, défini par la seule résolution des tensions."

(Jean Baudrillard, La société de consommation, 1970)

UN MODE DE VIE À LA CHAÎNE

“Au stade avancé de la production de masse, une société produit sa propre destruction. La nature est dénaturée. L’homme déraciné, castré dans sa créativité, est verrouillé dans sa capsule individuelle. La collectivité est régie par le jeu combiné d’une polarisation exacerbée et d’une spécialisation à outrance. Le souci de toujours renouveler modèles et marchandises - usure rongeuse du tissu social - produit une accélération du changement qui ruine le recours au précédent comme guide de l’action. Le monopole du mode industriel de production fait des hommes la matière première que travaille l’outil. Et cela n’est plus supportable. Peu importe qu’il s’agisse d’un monopole privé ou public : la dégradation de la nature, la destruction des liens sociaux, la désintégration de l’homme ne pourront jamais servir le peuple.”

(Ivan Illich, La convivialité, 1973)

Comme le montrent certains auteurs, tels qu'Hobsbawm et Baudrillard dans leurs livres *L'âge des extrêmes* et *La société de consommation*, le capitalisme gouverne notre société. Bien que les valeurs dans un tel système puissent être remises en question, chaque individu, qu'il le veuille ou non, y est emprisonné : le capitalisme garantit la croissance, qui en retour assure la pérennité du système et la sécurité de la population. Le mode de vie des individus est ainsi imposé et se matérialise sous la forme d'une masse travailleuse qui se déplace, se divertit, consomme, puis jette, avant de recommencer son cycle. Autrement dit : un peuple docile et dépendant. La limitation des ressources, ainsi que les besoins variants d'une personne à l'autre ne sont en aucun cas pris en compte. C'est pourquoi, la toute puissance du capitalisme doit être réinterrogée.

“Fondamentalement, le développement implique le remplacement de compétences généralisées et d'activités de subsistance par l'emploi et la consommation de marchandises ; il implique le monopole du travail rémunéré par rapport à toutes les autres formes de travail ; enfin, il implique une réorganisation de l'environnement telle que l'espace, le temps, les ressources et les projets sont orientés vers la production et la consommation, tandis que les activités créatrices de valeurs d'usage, qui satisfont directement les besoins, stagnent ou disparaissent. Et tous ces changements et processus identiques de par le monde sont estimés inévitables et bons.”

(Ivan Illich, *Le travail fantôme*, 1981)

Le système qui nous dirige est mêlé à une course dont le seul objectif est le profit. Le combat livré dans la lutte pour la croissance consiste à produire plus vite et moins cher, ainsi qu'à améliorer la rentabilité pour augmenter les bénéfices. Dans cette optique, on ne tient compte ni des individus, ni de la limitation des ressources, et aucune stratégie à long terme n'est adoptée. Au contraire, sous couvert de profit, tous les coups sont permis : mettre des poulets en batterie, déforester l'Amazonie, faire travailler des enfants, exposer des ouvriers aux produits chimiques, déclencher des guerres, polluer les rivières, espionner ses alliés, cacher des déchets radioactifs, nourrir les animaux avec des antibiotiques, etc... Sylvain Tesson l'illustre bien lorsqu'il déclare que *“Lorsqu'une tranche de viande était une conquête, un porc avait une valeur. Lorsqu'une tranche de viande devient une habitude, un porc devient un produit. Lorsqu'une tranche de viande devient un droit, le porc perd les siens.”* (Sylvain Tesson, *Une vie à coucher dehors*, 2010) Tous les domaines ayant un profit potentiel sont pris d'assaut. Que ce soit la médecine, l'énergie, l'éducation ou l'eau potable, ils font partie de la course à la rentabilité et cela en dépit du fait qu'ils devraient être accessibles pour tous. Ivan Illich, écrivain et critique de la société industrielle de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, exprime les dangers de la transformation des systèmes éducatifs dans le texte suivant : *“De nouveaux systèmes éducatifs sont sur le point d'évincer les systèmes scolaires traditionnels, dans les pays riches comme dans les pays pauvres. Ces systèmes sont des outils de conditionnement puissants qui produiront en série une main-d'œuvre spécialisée, des consommateurs dociles, des usagers résignés. De tels systèmes rentabilisent et*

généralisent les processus d'éducation à l'échelle de toute une société. Ils ont de quoi séduire. Mais leur séduction cache la destruction : ils ont aussi de quoi détruire, de façon subtile et implacable, les valeurs fondamentales" (Ivan Illich, La convivialité, 1973) Bien que ces pratiques fassent l'objet de discussions, elles sont rarement punies. Plus généralement, elles sont considérées comme le revers d'une médaille à laquelle on ne veut pas renoncer et qui reste au centre des désirs. La course au profit n'a pas de frontière, mais suit les traces de la rentabilité à travers le monde. La production de biens, aussi divers soient-ils, a ainsi été dispersée à travers le monde, car la délocalisation constitue l'une des clés de la victoire. Elle justifie ainsi les allers-retours des super cargos, des avions et des camions qui sillonnent les routes du globe pour transporter et distribuer matières premières, produits semi-finis ou encore produits finis.

Vient alors le tour du consommateur, dont le rôle est d'élire le produit vainqueur au milieu d'un étalage de produits concurrents. Contrairement à ce qu'il pourrait penser, son choix est guidé. Une fois encore, le capitalisme et la chasse au profit dont il est la cause, sont à prendre en compte. Études de marché, publics cibles, placements de produits, packaging, slogans, sponsoring, publicités, réseaux sociaux, promotions, actions : la chasse aux acheteurs est ouverte ! Il s'agit de convaincre le consommateur de son besoin de posséder le produit. Bien que le manque soit souvent créé de toutes pièces, il faut faire croire à l'acheteur qu'il est réel et sincère.

"Jusqu'à nos jours, le développement économique a toujours signifié que les gens, au lieu de faire une chose, seraient désormais en mesure de l'acheter. Les valeurs d'usage hors-marché sont remplacées par des marchandises. Le développement économique signifie également qu'au bout d'un moment il faut que les gens achètent la marchandise, parce que les conditions qui leur permettaient de vivre sans elle ont disparu de leur environnement, physique, social ou culturel. L'environnement ne peut plus être utilisé par ceux qui sont dans l'incapacité d'acheter le bien ou le service."

(Ivan Illich, Le travail fantôme, 1981)

La population est donc embarquée malgré elle dans cette course qui vise à augmenter les ventes et soutenir la production de masse. Elle se traduit par une nouvelle mode vestimentaire à chaque saison, des outils technologiques en constante progression, ou encore l'obsolescence programmée qui touche de nombreux appareils. Sur les étalages, les atouts de chaque produit sont mis en avant. Son esthétique, sa fonctionnalité, l'éthique de sa production ou sa saveur seront par exemple affichés. Mais c'est surtout à son prix, principal critère aux yeux du consommateur lambda, que l'on fera référence. La qualité n'est plus un critère primordial, la réparation est devenue obsolète et plus coûteuse que le produit neuf. L'entretien régulier d'un produit de qualité auquel l'utilisateur s'est attaché est un geste oublié. Ces valeurs n'ont pas lieu d'être et seraient même défavorables dans une société qui ne jure que sur la croissance économique et donc sur la dépendance de la population aux

systèmes de production. Les conséquences liées à la production de masse seront bien entendu camouflées.

“Tandis que les uns sont tués peu à peu par des rythmes de travail de plus en plus insupportables, les autres sombrent dans un vide social, dans une situation exaspérante de recherche d’emplois précaires, d’espoirs déçus, de doutes. À la misère sociale s’ajoute la destruction écologique, du fait que nous utilisons six fois plus de ressources que ne peut le supporter la Terre. Nous avons déjà largement entamé le capital de notre planète et la soudaine généralisation du mode de vie occidental provoquerait une catastrophe écologique quasi immédiate. (...)”

En effet, cette planète peut aisément nourrir sa population, mais chaque jour des dizaines de milliers de gens meurent de faim. Il y a déjà assez d’industrie pour fournir tous les biens nécessaires à la construction, aux ménages, aux transports. Pour ce qui concerne les valeurs d’usages, nous ne manquons ni de médicaments, ni de téléphones, ni de vêtements. Nous disposons en excédent d’un très grand nombre de biens, qui font par contre cruellement défaut à d’autres populations du globe : moyens de transport, machines, textiles, appareils électroniques, etc. Un cinquième des denrées alimentaires est jeté sans être consommé. Ainsi, si le problème de la distribution reste central, il se double bien évidemment d’un problème de pouvoir.”

(P. M., Bolo’bolo, 1983)

Même un utilisateur averti et consciencieux ne pourra donc que difficilement avoir accès aux informations dans leur ensemble - au nombre de responsables, à l’éloignement géographique, au nombre d’intermédiaires ou encore à la complexité technique. Ainsi chaque individu est poussé à renouveler et à étoffer sans cesse la gamme de ses possessions en choisissant celui qui parviendra le mieux à embellir la vérité, tout en gardant un prix attractif.

“À ces publicitaires qui, afin de nous fourguer une cafetière automatique, inventèrent ce slogan affreux : what else ? on a envie de répondre que, ce qu’il nous faut précisément, c’est tout le reste : ce qui n’est ni standardisé, ni automatique, ni monnayable.”

(Sylvain Tesson, Géographie de l’instant, 2014)

Depuis quand l’ode à la consommation est-elle devenue un modèle universel ? Une partie de la réponse pourrait se trouver dans l’avènement du fordisme au début du XX^{ème} siècle. Le but de ce système organisationnel était d’accélérer la chaîne de production grâce à la spécialisation des employés. Élisée Reclus l’explique bien dans une lettre, où il décrit le passage de l’agriculture à l’ère industrielle :

“Voilà, camarades travailleurs qui aimez le sillon où vous avez vu pour la première fois le mystère de la tigelle de froment perçant la dure motte de terre, voilà quelle destinée l’on vous prépare ! On vous prendra le champ et la récolte, on vous prendra

vous-mêmes, on vous attachera à quelque machine de fer, fumante et stridente, et tout enveloppés de la fumée de charbon, vous aurez à balancer vos bras sur un levier dix ou douze mille fois par jour. C'est là ce qu'on appelle l'agriculture."

(Elisée Reclus, À mon Frère le paysan, 1911)

En parallèle, il s'agissait d'augmenter le salaire de ces derniers de manière à ce qu'ils soient en mesure d'acheter les biens ainsi créés. L'entreprise était donc en mesure d'écouler sa production, et par la même d'augmenter ces revenus et d'assurer son avenir. L'extrait suivant montre à quel point le pouvoir d'achat est lié à la valorisation des biens en tant que besoins. L'économie actuelle étant basée sur ce fragile équilibre, il est aisé de comprendre que pour garantir la croissance et maintenir notre niveau de vie actuel, la société doit prévenir toute perte d'envie de consommer, même au détriment des pauvres qui :

"ont voiture et télévision, et, sauf exception, une allocation pour survivre; ils vont au supermarché comme tout le monde. Je ne dis pas qu'ils soient heureux, encore qu'il y aurait là matière à enquête, je ne suis pas sûr que l'on entende rire davantage derrière la porte des gens aisés.

Il faut cependant reconnaître les effets du progrès, sortir de l'ambiance créée par les discours conformes du misérabilisme, connaître notre bonheur. C'est une chose plus difficile que l'on croit. La misère, chez nous, réside plus dans l'exclusion que dans la pauvreté. Les gens ont appris à se croire malheu-

reux tout en souffrant d'un excès de nourriture. Devant la télévision ils comparent leur vie aux images de mondes qui n'existent pas. Leur vraie souffrance est spirituelle."

(Antoine Marcel , Traité de la cabane solitaire, 2006)

De manière simplifiée, nous constatons que, dans la société actuelle, les possessions d'un individu sont le reflet de son statut social. Une personne ayant une grande aisance matérielle (qu'il en ait l'utilité ou non) est perçue comme ayant un bon salaire, soit un métier reconnu et donc un rôle influent dans la société. En un mot, c'est quelqu'un qu'il faut respecter. Cette interprétation est la plus commune. Elle est toutefois réfutable dans la mesure où, contrairement au luxe dont *"on ne jouit [...] qu'en le montrant"* (Rousseau , Correspondance : édition augmentée, date d'origine inconnue), le bonheur ne devrait pas se mesurer grâce à la quantité d'objets que nous possédons. Le bonheur est immatériel. Il se trouve dans le plaisir que nous procure une situation, lorsque nous sommes conscients et contents de ce que nous avons. *"La civilisation ne consiste pas à multiplier les besoins mais à les réduire volontairement, délibérément. Cela amène le vrai bonheur."* (Gandhi) Toutefois, la constante mise à jour de notre gamme d'objet nous transforme en éternels insatisfaits. Nous sommes en attente perpétuelle d'un "mieux" qui arrivera bientôt, d'un "mieux" qui ne durera que le temps d'être détrôné par un autre.

Pour remplir les critères de performances dictés par la société, l'individu est mis à rude épreuve. La société,

conçue pour organiser des masses, ne prend pas en compte les différences individuelles. Au contraire, elle tente d'amener tout le monde au même critère de réussite, à savoir : fonder une famille, avoir un bon travail, une belle maison, une voiture et une télévision. Le risque est grand de se laisser emprisonner par un tel modèle, dans lequel les idées transmises tendent à faire oublier que les besoins et les désirs individuels ne sont pas tous identiques. À titre d'exemple, il a été observé dans certaines populations qui n'ont eu accès à la télévision que très récemment, que cette technologie peut conduire à un changement de la perception de soi. N'ayant jamais comparé leurs standards à d'autres, ces populations tenaient leur mode de vie pour normal. Cette évaluation a toutefois changé au contact des médias qui véhiculent des messages dans lesquels la possession d'un grand nombre de biens est associée au bonheur. Bien que la situation objective de ces populations n'ait pas changé, les individus affirment se sentir plus pauvres, conséquence directe des besoins créés au contact des sociétés consuméristes.

Plus généralement, les individus obéissent aux modèles établis par peur de sortir des sentiers battus, par naïveté et conformisme. Parmi les modèles les plus répandus, on compte celui qui prône le travail avant tout. Nombreux sont ceux qui séduits, tombent dans une routine "métro, boulot, dodo". Chaque jour de l'année est alors vécu de la même manière. Ceci a été rendu possible d'une part par le fordisme, qui a progressivement changé l'organisation de la main d'œuvre au sein de l'entreprise, faisant passer le statut d'artisan à celui d'employé. Ces

derniers étant ultra spécialisés, ont perdu leur autonomie et sont devenus des machines. Les technologies telles que l'air climatisé, le chauffage ou encore les lumières artificielles sont d'autre part autant d'outils qui ont permis de passer outre les cycles naturels et aussi d'améliorer la productivité.

Les employeurs font pression sur leur main d'œuvre pour assurer la rentabilité. L'ouvrier, habitué à recevoir des ordres, a perdu son esprit critique. La perte de confiance, le stress, la dépression et le burnout ont remplacé la motivation, le succès et la carrière de l'après-guerre. La peur de perdre son emploi et par la même occasion son statut social pousse les employés à se surpasser. En fonction de leur rentabilité, les patrons parient sur eux comme sur des chevaux de course.

"C'est l'industrialisation, plus que l'homme, qui a profité des progrès de la médecine : les gens sont devenus capables de travailler plus régulièrement dans des conditions plus déshumanisantes."

(Ivan Illich, La convivialité, 1973)

Dans cet état de stress constant, l'individu prend l'habitude de remplir ses tâches aussi rapidement que possible, selon un calendrier ultra-chargé. Ceci est vrai non seulement au travail, mais le devient également dans la vie courante. Il est difficile de prendre du recul et sortir de cet engrenage. La manière dont nous pratiquons le sport est un bon exemple : une certaine plage horaire y est allouée, durant laquelle on tente de maximiser le rapport énergie dépensée vs. temps. Il faut être efficace,

malgré les éventuelles souffrances de notre corps. Une fois l'exercice terminé, la paresse revient au galop. On utilise la voiture, l'ascenseur, etc... La question se pose donc de savoir si, plutôt que de vouloir maximiser son rendement même pendant ses loisirs, il ne serait pas plus profitable d'adopter une activité physique plus douce et régulière, à intégrer à son quotidien ?

Dans cette atmosphère, nombreux sont ceux qui se lèvent chaque matin en se réjouissant du prochain week-end ou des prochaines vacances. Avoir un tel horizon semble bien triste, sur une planète qui a un si grand potentiel. N'y a-t-il aucun autre moyen d'en profiter ? Tenter de changer la société dans son ensemble n'est pas une solution à l'échelle de l'individu, mais il pourrait être possible d'établir quelques règles personnelles permettant de ne pas se faire noyer par le système ; quelques règles qui établiraient un équilibre au sein d'une société qui, nous l'avons vu, ne conduit pas forcément au juste, à l'équitable ou au bonheur ; quelques règles qui permettraient une vie simple, basée sur le bienfait des choses simples. Ainsi pourrions nous accepter plus facilement la société dans laquelle nous sommes et apprendre à bien y vivre selon sa propre philosophie plutôt que de la critiquer.

“Lao-tseu arrosait son potager avec ses disciples. Il était muni d'un petit arrosoir et passait de plante en plante, avec lenteur et minutie. Un des garçons dit au vieux lettré : “Maître, pourquoi ne creusons-nous pas un petit canal pour irriguer tous les plants d'un seul jet ?” Lao-tseu releva le bec de son

arrosoir, regarda son élève en souriant : “Mon ami, jamais ! Qui sait où cela pourrait nous mener ?”

(Sylvain Tesson, S'abandonner à vivre, 2014)

CONVICTIONS

“Entre égaux, l’oeuvre est plus difficile, mais elle est plus haute : il faut chercher âprement la vérité, trouver le devoir personnel, apprendre à se connaître soi-même, faire continuellement sa propre éducation, se conduire en respectant les droits et les intérêts des camarades. Alors seulement on devient un être réellement moral, on naît au sentiment de sa responsabilité.

La morale n’est pas un ordre auquel on se soumet, une parole que l’on répète, une chose purement extérieure à l’individu ; elle devient une partie de l’être, un produit même de la vie.”

(Elisée Reclus, l’Anarchie, 1894)

Pour permettre la vie en communauté, la société impose le respect de diverses lois. À celles-ci, s'ajoutent des usages et coutumes, ainsi que des traditions qui doivent être respectés. La manière dont un individu mène sa vie au sein d'un tel système est donc bien réglée. La marge de manoeuvre qui lui permet d'exprimer sa différence est faible. Il est cependant possible d'utiliser cette marge, aussi mince soit-elle, pour s'écarter des sentiers battus et gagner un peu de liberté ; sans pour autant s'exclure du système.

“Rester soi-même dans un monde qui tente constamment de te changer est le plus grand accomplissement.”

(Ralph Waldo Emerson)

Afin de permettre à la population de vivre selon le standard qu'elle propose, la société assure les services et les infrastructures qui vont dans ce sens. Grâce aux impôts, les routes sont entretenues, les transports publics améliorés, le système éducatif assuré, etc... Et cela, même si, personnellement, on ne se déplace qu'en vélo et que l'on n'a pas d'enfant à scolariser. Ainsi, même si elle tente de favoriser un type de comportement plutôt qu'un autre, et cela d'autant plus avec la globalisation, la société ne condamne pas une attitude différente. Précisons toutefois que nous parlons ici uniquement de modes de vies non-conventionnels et non d'idées dangereuses qui pourraient mettre en péril la structure de la société. Chaque individu a donc la flexibilité de se positionner et de défendre ses propres convictions. Cet esprit critique permet alors de profiter des bienfaits du

“Jadis, les héros représentaient un modèle : la célébrité est une tautologie... Le seul titre de gloire des célébrités est leur célébrité même, le fait d'être connues... Or, cette célébrité n'est rien de plus qu'une version de nous-mêmes magnifiée par la publicité. En l'imitant, en essayant de nous vêtir comme elle, de parler son langage, de paraître à sa ressemblance, nous ne faisons que nous imiter nous-mêmes... Copiant une tautologie, nous devenons nous-mêmes tautologies : candidats à être ce que nous sommes... nous cherchons des modèles, et nous contemplons notre propre reflet.” La télévision : “Nous essayons de conformer la vie de notre foyer à la peinture des familles heureuses que nous présente la télévision ; or, ces familles ne sont rien d'autre qu'une amusante synthèse de toutes les nôtres.”

(Jean Baudrillard, La société de consommation, 1970)

système, tout en s'en détachant lorsqu'il défend les valeurs auxquelles nous n'adhérons pas. De telles actions existent déjà dans certaines régions où des monnaies alternatives ont été introduites : les pumas à Seville, par exemple. L'économie locale a été ainsi favorisée et les problèmes liés au système économique mondial évités. En effet, comme il a été dit dans l'émission "À Seville on apprivoise des pumas" sur Abe à la RTS : *"avec la crise, le pouvoir d'achat des consommateurs a fortement baissé en Espagne. Ce phénomène n'a pas épargné la ville de Séville qui détient un triste record, celui du plus fort taux de chômage, avec 36% d'actifs sur la touche. Plutôt que se laisser abattre, certains ont décidé de réagir. (...) Les personnes touchées par la crise peuvent ainsi retourner au restaurant, acheter un livre en librairie ou encore faire réparer leur vélo à moindre coût. L'autre effet bénéfique de cette monnaie alternative, c'est qu'elle permet de recréer du lien social. Les échanges directs entre particuliers mettent en rapport des gens qui ne se seraient pas connus dans d'autres circonstances. Le Puma favorise aussi la production locale. Signe des temps, ce type d'expériences se multiplie en Europe et tout autour de la planète. Elles ne sont pourtant pas nouvelles. En Suisse, le WIR, une monnaie alternative est au cœur d'échanges dans plus d'une PME sur cinq depuis les années 1930 !"*

Notons encore que l'esprit critique au sein de la société n'est pas seulement autorisé, mais indispensable. Comme l'a montré Stanley Milgram, psychologue américain influent du XXème siècle, les individus peinent à désobéir à une autorité, même lorsque celle-ci leur commande un acte en contradiction avec leur conscience. L'obéissance nécessaire au fonctionnement

d'un système peut donc se révéler dangereuse lorsqu'elle n'est pas au service d'intentions justes. Ainsi, il est important de garder un esprit critique éveillé et de s'interroger sur les raisons et les conséquences de ses actes, et ce, qu'ils aillent ou non dans le sens du modèle dicté par la société. Chaque système a ses défauts et il appartient à chacun de s'en détacher lorsque celui-ci va à l'encontre de ses propres convictions.

“J’aimerais te redonner ce conseil encore une fois : je pense que tu devrais changer radicalement ton style de vie et te mettre à faire courageusement des choses que tu n’aurais jamais pensées faire, ou que tu as trop hésité à essayer. Il y a tant de gens qui ne sont pas heureux et qui, pourtant, ne prendront pas l’initiative de changer leur situation parce qu’ils sont conditionnés à vivre dans la sécurité, le conformisme et le conservatisme, toutes choses qui semblent apporter la paix de l’esprit, mais rien n’est plus nuisible à l’esprit aventureux d’un homme qu’un avenir assuré. Le noyau central de l’esprit vivant d’un homme, c’est sa passion pour l’aventure. La joie de vivre vient de nos expériences nouvelles et donc il n’y a pas de plus grande joie qu’un horizon éternellement changeant, qu’un soleil chaque jour nouveau et différent. Si tu veux obtenir plus de la vie, Ron, il faut perdre ton inclination à la sécurité monotone et adopter un mode de vie désordonné qui dans un premier temps te paraîtra insensé. Mais une fois que tu seras habitué à une telle vie, tu verras sa véritable signification et son incroyable beauté. (...)”

Si tu penses que la joie vient seulement ou principalement des relations humaines, tu te trompes. Dieu l’a disposée tout autour de nous. Elle est dans toute chose que nous pouvons connaître. Il faut seulement que nous ayons le courage de tourner le dos à nos habitudes et de nous engager dans une façon de vivre non conventionnelle.”

(Jon Krakauer, Into the wild, 1996, Alexander Supertramp, vagabondant à travers les États-Unis en quête du bonheur, écrit à Ron, retraité sédentaire, attendant que le bonheur revienne)

RÉDUCTION

“A man said to the Buddha, “I want Happiness.”

Buddha said, first remove “I”, that’s ego,

then remove “want”, that’s desire.

See now you are left with only Happiness.”

“Mais de nos jours et sous nos climats, de plus en plus de gens ne sont ni riches ni pauvres : ils rêvent de richesse et pourraient s’enrichir : c’est ici que leurs malheurs commencent.”

(Georges Perec, *Les choses*, 1965)

À partir de la révolution industrielle, des progrès scientifiques et techniques ont permis d’augmenter la capacité de production et ont ainsi contribué à changer la société. Les défis et les nouveaux exploits se sont peu à peu enchaînés, jusqu’à rythmer le quotidien.

Toujours plus loin, toujours moins cher, toujours plus vite, toujours plus fort ; la quête du superlatif est en marche. Notre quotidien nous fournit une profusion d’exemples : on cherche l’instantané grâce à des technologies telles que le haut-débit ou les trains à grandes vitesses. On tente de mettre à mal les limites de la nature en construisant des grattes-ciels toujours plus hauts ou en s’octroyant une nouvelle jeunesse grâce aux crèmes anti-rides et à la chirurgie esthétique. On se prend pour des super-héros en s’adonnant à des sports de plus en plus extrêmes, en quête de sensations toujours plus fortes.

Toutefois, le superlatif commence à ennuyer. On entend aujourd’hui des gens parler des bienfaits de la marche, comme s’il s’agissait d’une découverte révolutionnaire. Les superlatifs nous ont-ils aveuglé au point de perdre de vue le principal ? Au point qu’il faille, comme la marche, redécouvrir les plaisirs fondamentaux ? Réapprendre par exemple l’importance de l’indépendance,

les bienfaits de l’ennui, la beauté du proche ou encore les plaisirs de la créativité. N’est-ce pas dans la juste mesure que se trouve le bonheur ? *“Un pas à la fois me suffit”* dit Gandhi.

Il semblerait donc qu’il soit temps d’arrêter de chercher la perfection dans le “plus”, pour commencer à explorer le “assez”. Ce dernier est évidemment variable, suivant les individus. Libre donc à chacun de trouver une méthode qui lui permette de comprendre quels sont ses besoins ; d’identifier quels sont les domaines dans lesquels, pour lui, il y a de l’excès. Prendre le temps de s’observer au lieu d’agir machinalement. Il ne s’agit en aucun cas de se restreindre à ce qui relève de la survie. Il y a de nombreuses choses dont l’utilité est discutable mais qui participent à notre bonheur. Au contraire, il s’agit de trouver un équilibre entre la privation et le luxe, un équilibre qui privilégie un confort modeste. Il s’agit donc d’établir quels biens nous sont nécessaires, qu’il s’agisse d’une nécessité rationnelle ou non, et d’éliminer le reste. À l’inverse de ce que vise la société de consommation, chaque objet possédé doit répondre à un besoin. En acceptant de posséder moins, on peut en outre choisir des objets de meilleure qualité, auxquels on s’attache et que l’on tient à entretenir et réparer. Des objets qui durent et prennent de la patine. Alternative-ment, on peut également fabriquer l’objet idéal, adapté à notre mode de vie. Posséder moins nous permet de nous libérer du bonheur matériel et de nous concentrer sur les aspects les plus importants de la vie.

“J’avais trois morceaux de pierre calcaire sur mon bureau, mais je fus épouvanté de m’apercevoir qu’ils demandaient à être époussetés chaque jour, alors que le mobilier de mon esprit était encore tout non épousseté. Ecœuré, je les jetai par la fenêtre.”

(Henry David Thoreau, *Walden ou La vie dans les bois*, 1854)

Après la course aux exploits, il est temps de se rappeler des bienfaits des choses simples, d’observer que dans le temps libre, la rentabilité n’existe pas et qu’il suffit de peu pour échapper au quotidien. *“En rétrécissant la panoplie des actions, on augmente la profondeur de chaque expérience.”* (Sylvain Tesson) En attendant que cela ne redevienne un réflexe, en voici une liste (non exhaustive) : regarder les montagnes, boire une tisane, aller se promener, boire un verre de vin, allumer un feu et sentir sa chaleur, rigoler, méditer, manger des spaghetti avec des amis, passer par un autre chemin que d’habitude, écouter un vinyle, fabriquer quelque chose, aller cueillir des fruits sur un arbre, lire un livre, s’asseoir au soleil, acheter des légumes à la ferme, caresser un chat, peindre un mur, prendre un bain, rentrer à pied du travail, se souvenir, sortir quand il pleut, aller cueillir des fleurs, dessiner, marcher la nuit, être attentif aux saisons, jardiner, essayer une nouvelle recette, etc... Tout cela est presque gratuit, nécessite peu de mise en oeuvre et ne demande qu’un peu de spontanéité.

“La visite du petit animal m’enchantait. Elle illumine l’après-midi. En quelques jours, j’ai réussi à me contenter d’un spectacle pareil. Prodigeux comme on se déshabituait vite du barnum de la vie urbaine. Quand je pense à ce qu’il me fallait déployer d’activité, de rencontres, de lectures et de visites pour venir à bout d’une journée parisienne. Et voilà que je reste gâteux devant l’oiseau. La vie de cabane est peut-être une régression. Mais s’il y avait progrès dans cette régression ?”

(Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, 2011)

PARTAGE

“Le premier qui, ayant enclos un terrain, s’avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d’horreurs n’eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant un fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d’écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n’est à personne. Mais il y a grande apparence, qu’alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient ; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d’idées antérieures qui n’ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d’un coup dans l’esprit humain. Il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l’industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d’âge en âge, avant que d’arriver à ce dernier terme de l’état de nature.”

(Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes, 1755)

Jean-Jacques Rousseau, écrivain et philosophe genevois du XVIII^{ème}, décrivait la propriété comme *“l’origine du mal”*. De même que H. D. Thoreau se pose également la question. *“Et lorsque le fermier possède enfin sa maison, il se peut qu’au lieu d’en être plus riche il en soit plus pauvre, et que ce soit la maison qui le possède.”* (Henry David Thoreau, *Walden ou La vie dans les bois*, 1854) Ont-ils raison ou, au contraire, notre société a-t-elle raison de la promouvoir pour assurer la vie en communauté? Alternative-ment, y aurait-il un entre-deux dans lequel certaines choses seraient privatisables et d’autres non, en fonction des besoins et de la culture? Les Scandinaves ont adopté cette dernière solution en édictant une loi qui permet à tout un chacun de profiter de la nature et de ses fruits et ce, même sur une propriété privée. Cela réduit donc les droits des propriétaires. De même, les rives du lac Léman font légalement partie du bien commun et devraient donc être accessibles à tous.

Posséder l’ensemble de ce que l’on utilise est insensé. Conserver des objets qui ne nous servent que rarement implique des dépenses, de l’entretien et un espace de stockage qui sont inutiles. Il sembleraient donc plus adéquat de posséder l’essentiel et de partager le reste. À titre d’exemple, mentionnons le fonctionnement des colocations estudiantines ou des monastères : les chambres sont privées, tandis que la cuisine, le salon et la salle de bains sont partagés. Il en va de même pour les objets ; certains sont strictement personnels, tandis que d’autres font partie des possessions communes. Un tel mode de fonctionnement permet d’avoir accès à

l’ensemble des choses nécessaires à une vie agréable, tout en réduisant considérablement les coûts.

“Le ‘pouvoir de voisinage’ doit être activé pour renforcer les forces du Commun.”

(P. M., Bolo’bolo, l’Éclat, 1983)

Plus généralement, le partage existe dans de nombreux domaines de la vie quotidienne. Les bibliothèques en sont un exemple. À plus grande échelle, on peut mentionner les lave-linge qui se partagent au sein d’un immeuble, tandis que les parcs sont à la disposition d’une ville entière et que les transports publics s’organisent à l’échelle nationale. Il s’agirait donc d’étendre cette pratique à l’ensemble des domaines courants.

La ville est aujourd’hui un lieu dans lequel on peut tout acheter. Il s’agirait donc de la faire évoluer vers un lieu où il est également possible de tout partager. Des établissements avec un fonctionnement similaire aux plateformes internet pourraient être créés, favorisant le don, l’échange, la vente d’occasion et le partage de connaissance et de son savoir-faire.

Commande gratuitement tes vignettes sur notre site web, colle-les sur ta boîte aux lettres et fais ainsi savoir à tes voisins ce qu’ils peuvent t’emprunter.

(Pumpipumpe.ch)

La gestion des déchets est l’un des principaux domaines dans lequel le partage serait une alternative intéres-

sante. De nombreux objets sont jetés simplement parce qu'ils sont démodés ou moins efficaces, mais encore en parfait état de marche. Un système de partage basé sur les déchets de certains pourrait donc faire le bonheur des autres.

Alors qu'un outil devrait servir en permanence, beaucoup sont stockés gâchant de l'espace, inutilisés, pendant que des personnes en auraient besoin mais ne le possèdent pas. De telles solutions pourraient permettre de favoriser la distribution, et non plus l'accumulation. Outre l'aspect matériel, le partage permet de se replacer dans une échelle plus locale. Du partage naît l'échange, la rencontre avec une personne qui n'aurait pas croisé notre chemin autrement, son conseil et encore une fois, une manière d'amener de l'imprévu dans nos vies bien réglées.

TRANSPARENCE

“Pour qu’un homme puisse grandir, ce dont il a besoin c’est du libre accès aux choses, aux lieux, aux méthodes, aux événements, aux documents. Il a besoin de voir, de toucher, de manipuler, je dirais volontiers de saisir tout ce qui l’entoure dans un milieu qui ne soit pas dépourvu de sens.”

(Ivan Illich, Une société sans école, 1971)

La difficulté de relier nos actes à leurs conséquences a une grande influence sur le fonctionnement de notre société et alimente certainement la surconsommation. Il est devenu presque impossible de relier ses gestes quotidiens à leurs conséquences étant donné le nombre d'intermédiaires qui y prennent part, la technique qui les automatise et la distance géographique de tous les éléments en jeu. La société est toujours allée vers plus de facilité et de confort au quotidien, ce qui nous a détaché des réalités et de leurs implications. Quand nous allumons la lumière, quand nous ouvrons le robinet ou réglons le chauffage, nous n'avons aucune manière de percevoir ce qui est consommé par ce geste, si ce n'est une facture à la fin du mois. Et quand, pour réduire celle-ci, nous achetons une nouvelle machine à laver, nous ne savons toujours pas ce qu'a impliqué la production de cette machine. Avons-nous la moindre idée de ce que cela représente de faire venir du café du bout du monde, de le prendre à l'emporter et de se débarrasser du gobelet ?

La première chose à faire est donc de prendre conscience de ses actes et de se renseigner sur leurs conséquences. Dans l'idéal, il faudrait rétablir les liens entre la production et la consommation. Des gens ont déjà pensé pour nous, dans l'idée de nous simplifier la vie. Ils se sont dit que dans telle situation, une personne standard agirait de telle manière. Elle pourrait donc être aidée en ayant recours à une technologie qui ferait la chose à sa place, technologie qu'ils ont par la suite développée. En soi, cela n'est pas forcément une mauvaise chose. Par contre, l'utilisateur n'a plus conscience

des conséquences de ses actes, car ils se font de manière invisible. Les gens devraient pouvoir faire l'expérience d'un mode de vie où ils seraient directement impliqués dans la réalisation de tous leurs désirs, ne serait-ce que pour un court laps de temps. À l'extrême, si nous devons nous éclairer à la bougie, purifier notre eau avant de la boire ou mettre des bûches dans le feu pour se chauffer, nous ne gaspillerions certainement plus rien.

Changer nos habitudes n'implique pas forcément de se priver. Par exemple, fermer le robinet pendant que nous nous brossons les dents ne nous prive en rien. Par contre, arrêter l'eau pendant que nous sommes sous la douche peut demander plus d'effort, car nous aurons froid. Il faut en accepter les conséquences. Dans ce cas, plus d'énergie et de ressources sont consommées, mais notre confort en dépend. Il y a un équilibre à trouver pour chacun. En ayant conscience des implications de nos faits et gestes, il est possible de déterminer ce qui nous est strictement nécessaire et ce qui est superflu. Nous avons tous des manières différentes de vivre et des besoins distincts. Chacun devrait être en mesure d'analyser son propre mode de vie et de faire ses propres choix de consommation en conséquence, et surtout en connaissance de cause.

Nous ne voulons pas dicter à tout le monde une manière de faire. Qu'elle soit anti-capitaliste, pro-écologique ou centrée sur la communauté locale, elle ne correspondrait pas aux besoins de tous. Même les utopies peuvent être contraignantes aux yeux de certains. Il est plus important de valoriser les différences de chacun et de faire en

sorte que tous puissent cohabiter ensemble, dans le respect des uns et des autres. Le plus important est d'être en accord avec soi-même et de respecter ses convictions, sans empiéter sur la liberté d'autrui.

Table des matières

Une brève histoire du capitalisme	10
La globalisation du capitalisme	11
La société de consommation	16
Un mode de vie à la chaîne	22
Convictions	36
Réduction	44
Partage	50
Transparence	56

Des mêmes auteurs, dans la collection Lagom

L'habiter
Une associassion - Un projet
L'expérience des objets
Bibiographie illustrée

